

GEORGE et LOUISE.

IX

(Suite.)

Tout en disant cela, j'écartai doucement le feuillage, et je vis à cent pas de nous, derrière le treillis, une grande voiture, et sur la voiture une caisse énorme en bois blanc. Un domestique de M. Jean, le vieux Dominique, tenant les chevaux par la bride, et plus loin courait un étranger se tenant un mouchoir sous le nez.

Qu'est-ce que cette caisse pouvait renfermer ? Je me le demandais en riant, pensant bien qu'elle allait chez M. Jean et qu'elle venait de loin !

Enfin, faisant ces réflexions, je revins finir l'ouvrage. Nous portâmes les pots dans une petite chambre, derrière où M. Jannequin avait ses fleurs en hiver et ses instruments de jardinages.

Suzanne, en nous voyant entrer, se sauva bien vite ; les vitres étaient couvertes de mouches, M. le curé, riant, criait :

—Suzanne, venez donc goûter notre miel !

—Merci, merci, monsieur le curé, criait-elle derrière la porte ; je le goûterai plus tard.

Et nous égayant de la sorte, après avoir bien enfumé, nous pûmes enfin nous débarrasser de nos masques de nos gants et de nos ustensiles.

La quantité de miel que nous venions de lever était énorme ; M. le curé, bien content, alla lui-même prendre une assiette à la cuisine, il mit dessus trois des plus beaux rayons et me dit :

—Voici pour vous, mon cher monsieur Florencé, je vous remercie du concours que vous avez bien voulu me prêter.

—Je suis toujours à votre service, monsieur le curé, lui répondis-je.

—Je le sais, fit-il, et je vous en remercie. Allons, au revoir !

Alors je sortis avec mon assiette, que j'eus soin de couvrir. Quoiqu'il se fût passé près d'une heure depuis la fin de l'opération, des milliers d'abeilles, enivrées par la fumée, tourbil-

lonnaient encore partout ; mais elles commençaient pourtant à rentrer, et c'est à peine si trois ou quatre des plus acharnées me poursuivirent, sentant l'odeur de mon miel et voulant le ravoir. Enfin j'arrivai chez nous et je refermai bien vite la porte.

Ma femme et Juliette furent émerveillées des beaux rayons que j'apportais, et tout de suite on les mit au frais dans le garde-manger.

—Est-ce que tu n'as pas vu passer une grande voiture ? me demanda ma femme, pendant que je me lavais les mains et la figure dans notre petite cuisine.

—Sans doute, lui dis-je en riant.

—Ah ! tout le village en parle.

—Est-ce que le conducteur a été piqué ?

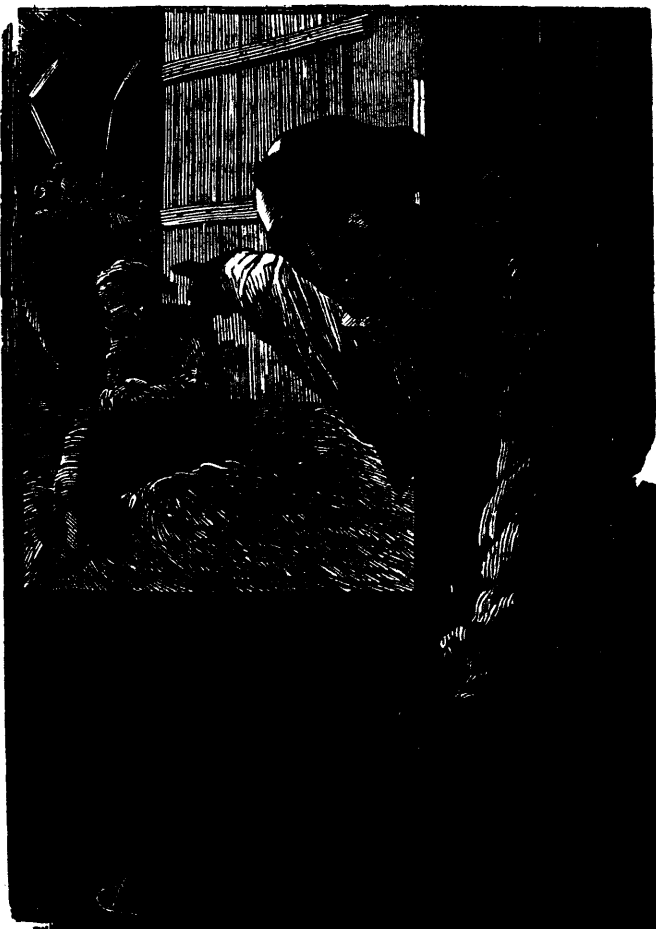
—Oui, sous le nez et dans le cou ; mais ce n'est rien, ce n'est pas de cela qu'on parle ; on parle du beau meuble, du magnifique piano que M. Jean a fait venir de Paris pour sa fille. Notre voisine, Mme Bouveret, et les gens du village disent qu'on n'a jamais rien vu d'aussi beau.

Comme elle me racontait cela, l'idée me vint aussitôt d'aller voir ; depuis longtemps je désirais connaître un vrai piano de Paris ; nous n'en avions chez nous que de Harehkirch, en Lorraine, de petits pianos à trois octaves ; et les facteurs de ce pays, je puis le dire sans leur faire une trop grande injure, sont de véritables massacres. Leurs pianos ne tiennent pas l'accord ; il faut toujours avoir la clef en main, pour remonter les notes d'un demi-ton ; et puis en automne le bois joue et les cordes filent avec un grincement horrible. C'est comme la vache du juif Elias ; avant de les payer, on ferait bien d'écrire en détail toutes les bonnes

qualités que ces facteurs leurs attribuent ; alors peut-être, à force de changer, on en trouverait un de passable sur cinquante.

Ma femme voulait aussi courir là-bas, mais je lui dis qu'elle aurait le temps d'y aller le lendemain, tandis que moi je n'avais que mon pende, et je sortis, lui promettant d'être de retour avant le souper.

En descendant la rue, je voyais déjà quelques voisins et voisines devant la maison de M. Jean ; d'autres arrivaient ; des filles rentrant du bois, leurs grands draps de toile grise pleins de feuilles sèches sur la tête, jetaient leur charge à terre ; et



Je le connais, il ne rêve qu'au mal. (Page 219, col. 2.)